

UNIVERSITÉ DE SHERBROOKE
Faculté des lettres et sciences humaines
Département des arts, lettres et littératures

*Cahier d'une étudiante Noire
à l'Université de Sherbrooke*

Par
Tessa Naime

Travail présenté à
Stéphane Martelly

Dans le cadre du cours ELC 307
L'Altérité sans déguisement

Sherbrooke
21 Décembre 2020

Cahier d'une étudiante Noire à l'Université de Sherbrooke

Il y a vingt ans, je disais « mais, maman on n'est pas Noir, on est Marron ! ». Ses lèvres s'écartaient, elle rigolait un instant, puis elle posait ses yeux sur ma peau. Moi, je voyais qu'autour de nous, il y avait un tas d'autres gens marrons.

Je me trompais, je descendais des nèg *mawon* mais j'étais bien Noire.

Peau noire, j'arrivais sur le campus de l'Université où les espaces verts s'entouraient de larges édifices ternes et sobres ; de vieux bâtiments fraîchement retapés se suivaient les uns et les autres, d'un certain ordre ; un ordre que je n'avais jamais vu ailleurs. Tout était ordre à Sherbrooke, même les arbres et les routes, les résidences et les maisons ; seul l'hiver s'entêtait à être différent. A Montréal, les antillais m'avaient taquiné « qu'est-ce que tu vas faire là-bas ? Y'a rien là ! », et parfois « pa ni nèg anba-la ? ». Ils m'imaginaient tous dans le film *Get Out* : si j'y allais, je ne reviendrais plus jamais, je deviendrais une simple hantise.

Je débarquais de mon île, que peu de personnes semblaient connaître à Sherbrooke. Lorsque les enseignants ou les élèves s'intriguaient de ma langue française, ils se rapprochaient de l'Autre, et nécessairement ils me demandaient si je venais d'arriver. « Tu viens d'où ? ». « Je viens de la... France » ce à quoi les enseignants renchérisaient qu'il fait plus froid ici que là-bas. Je ne viens pas de la France – c'est même le seul endroit sur Terre que je méprise - mais je prenais ce raccourci pour ne plus leur expliquer qu'il existe un Monde au-delà de leurs frontières : la Caraïbe, un espace à 4 heures de vols plus loin, qu'ils ne localisaient même pas sur une carte. Comprenez-moi, *je suis née fatiguée*. Et, lorsque je pensais que Cuba me sauverait de l'ignorance, il m'arrivait parfois d'entendre « Désolé, je ne vois vraiment pas. » Alors, j'oubliai Cuba, Haïti, Guadeloupe pour l'Europe aux grands pays, pour Paris la ville romantique, pour l'Alsace où j'avais vécu. « Désolé, je ne vois vraiment pas ». Ne sois pas désolé, c'est moi qui le suis pour toi. Quel misérable corps peut supporter tant d'incultures ?!

J'ai toujours su que la Guadeloupe n'avait rien à envier au Québec. Bienv'nue ! Bienv'nue ! Ouais, c'est ça, bien parti ! Toujours, ils me disent : « vous êtes courageux, vous quittez votre île pour venir ici. ». Je ne suis pas courageuse, je suis maudite.

Maudit soit l'homme qui délaisse sa terre natale.

J'ai su que mon corps voyageait sans mon âme, lui partait se réfugier là-bas, elle se cachait sur l'île de mon enfant intérieur. L'enfant n'avait pas bougé, il jouait encore sous les manguiers, une roche à la main, un fruit dans l'autre ; à l'heure des marelles et des chamailleries. Je n'ai plus regardé l'enfant, depuis que je suis partie. Il est mieux loin de tout ça.

Ici, lorsque je regarde mon corps, je le trouve fade et difforme. Mon corps transporte tant d'histoires qu'il se déforme de temps en temps. Il vacille entre ses stigmates et ses viols ; viol de conscience, viol de liberté, viol d'image, viol d'expression. Tous ces gens, ils parlent tous de moi dans les écoles, les shows, les cours suprêmes, les tables rondes, les créations. Ils sont tous violeurs d'humanité ; pinceaux et plumes anciennes à la main. Ils violent mon histoire, mes drames, ils peignent ma souffrance, exhibent mon corps, mon visage mais ils ne connaissent rien de moi et ne connaissent rien d'eux-mêmes. Ils ne se connaissent pas, ce sont des visages sans nom, des corps sans cultures, des pieds sans terre. Ils ne sont même pas chez eux, ils n'ont pas de chez eux. Ils ont pillé des terres pour être là.

Ils n'ont pas d'épices, pas de saveur,

Pas de couleur, à mes yeux.

Pas plus de place que moi.

Pas de dignité humaine.

Comment seraient-ils dignes après avoir vécu sur la misère des autres ?

Et le miroir qui se tenait devant moi, affichait un air condescendant. « Regarde-toi, tu es noire. Qu'est-ce que tu crois ? ». J'ai acheté un si beau miroir au pays qui ne se regarde jamais.

Les gens-sans-yeux. C'est ainsi que je les nomme, ici.

Les gens ne se voient pas, ils ne pensent pas, ils déambulent l'esprit vide, l'ignorance au bout des lèvres, prêt à balancer le « nigger » dans ta face. « Nigger ! » ont-ils dit à l'un des miens pour rigoler, leur humour porte sur le seul mot qu'ils ne leur appartiennent pas...Etrange, tout de même. De tous les mots de cette langue, leurs cerveaux sont si vides qu'ils n'en trouvent qu'un seul. Eh bien, le Nègre t'emmerde. ¹

¹ Référence à Aimé Césaire, grande figure de la Négritude.

Aussi loin que je m'en souviens, aussi loin que le Mont Bellevue, aussi loin que mes rêves oubliés, la diversité n'a jamais eu de sens à mes yeux. Ils ont voulu me vendre la diversité, je n'ai rien signé. Ils vendent la diversité à tous les coins de rue, ils pensent qu'ils résolvent le racisme en milieu universitaire. Pourquoi me parlent-ils tant d'intégration à l'Université ? Toi, l'étranger, tant que tu sers l'idée d'une « terre d'accueil », c'est l'essentiel. Ne te plains pas, soit reconnaissant... Tu comprends ? Tu devrais embrasser le sol québécois de t'accueillir dans son trou à rats cistes. Je les ai vu confondre l'assimilation et l'intégration, le racisme canadien et le racisme américain, je les ai vu nous embrouiller avec leurs problèmes identitaires de langue. D'après eux, le « nègre » d'ici, n'est pas le « nigger » d'Amérique. Parfois même, ils voulaient confondre leurs premiers peuples et nous, les colonisés de la Guadeloupe. « Ah ! votre relation avec la France, c'est un peu comme notre relation avec les autochtones ?! » Non, non, non. Vous avez un traité de paix, vous. Nous, en Guadeloupe, c'est la guerre et nous n'offrons de trêve ni aux *békés*, ni aux français. Ils me rappellent les békés, ils croient qu'ils ont fondé un empire, qu'ils sont propriétaires de quelque chose ; de quoi ? Je n'en sais rien.

Ils sont propriétaires des mots, je crois.

Je vous dis :

J'ai vu circuler une pétition sur le droit d'utiliser le mot « Nègre », laquelle avait été signée par certains de nos professeurs. En trois ans, leur silence fut assourdissant à propos des étrangers, et voilà que, d'un coup, ce silence explose magistralement à la controverse d'Ottawa. Les uns brandissent la carte immunité « liberté d'expression », les autres s'insurgent de la censure académique ; ils s'offusquent, convulsent, brandissent l'épée de la justice, mais jamais ces mêmes enseignants blancs ne se sont rapprochés de nous, les principaux concernés.

Dites-moi, ces dites libertés d'expression ; dans quelles conditions existent-elles ?

Qui définit la limite entre l'immersion et l'intrusion,

Entre le sacré et l'extrémiste,

Entre l'infini et la retenue

Entre la liberté et la censure ?

Eux qui nous chantent les vertus de l'empathie ; eux qui prétendent « ressentir » ce que les afro descendants ressentent. Eux qui écrivent sur nos maux. Ceux-là, ils me gênent.

Je n'ai jamais attendu la compassion des personnes étrangères à ma culture ; déjà, il n'est pas question d'obtenir de quiconque une validation de mon ressenti ; ensuite, la reconnaissance

d'une souffrance ne mobilise pas de l'empathie : elle mobilise de l'instruction, de l'intellect et du Savoir. Si l'empathie me gêne tant, c'est qu'elle me rappelle cette tendance à décrédibiliser les discours de nos militants, si ceux-ci ne sont pas une demande, une supplication, voire une imploration à la *pensée Blanche*. Il n'a jamais été question de ressentir ni de qui-doit-ressentir-quoi, mais la question porte bien sur *leur* dévouement envers la condamnation ferme d'actes et propos racistes. Et tous ces partis, organismes, pseudo-créateurs qui nourrissent un système d'oppression, lorsqu'ils s'octroient les droits et libertés des populations marginalisées. Ne vous méprenez guère, ils créent sur nous, ils créent sans nous ; ils utilisent nos mots, ouvrent des parenthèses, les ferment rapidement. C'est leur truc : ils vous préparent des trucs, un tas de trucs artistiques alors que vous ne leur demandez rien ; ils complotent des expositions dans votre dos, voyagent pour présenter leurs œuvres racistes. Ils marmonnent dans leur barbes « le progrès, le progrès... » A qui profite le fait d'institutionnaliser des mouvements de personnes minoritaires, et de les absorber par cette tendance vers le « progrès » ? Ils vous brisent les tympanes « aux Etats-Unis c'est terrible ce qu'il se passe », alors même que leur souci de profilage racial n'a jamais été résolu. Vous leur pointez le racisme de chez eux, ils regardent le bout de votre doigt, comme des idiots. Vous leur montrez Africville, ils ferment les yeux ; ils disent ne pas connaître. Ah ! C'est si bon de ne rien connaître, par les temps qui courent !

Je me souviens du jour où j'ai largué le cours de *Littérature française 2e Guerre*. Ce jour-là, je n'étais ni révoltée ni aigrie, j'étais fatiguée. Je regardais les étudiants se dissiper, s'exciter, chahuter, singer jusqu'à ce qu'une femme blonde fasse son entrée. Entre deux avis sur l'humoriste Dieudonné et des louanges à Proust, son éternel sauveur, la dame s'est assise avant d'exiger que les nouveaux arrivants se présentent. Pourquoi suis-je inscrite ? « J'aime la littérature française, je préfère la littérature antillaise, mais j'aimerais bien étudier celle de la Seconde guerre mondiale » ; elle me dit, fièrement : « vous savez qu'il y a un cours *Littérature des Caraïbes* ? ». Soit, je comprenais que sa position de personne blanche, lui permettait de dire à une étudiante noire qu'elle pouvait se parquer dans le cours d'une enseignante noire ; soit je comprenais que la Blonde s'inquiétait de mon intégration et du fait que je puisse m'ennuyer de son cours, même si je venais de lui signifier mon intérêt.

Je ne lui ai rien demandé.

Pourquoi veulent-ils toujours m'apporter quelque chose ?

Au pays où les *blan* et les *békés* sont des minorités visibles, je n'ai jamais vu ça. Là-bas, il ne serait jamais venu à l'idée d'un enseignant d'avoir ce réflexe : celui de regrouper les personnes minoritaires ensemble ou celui d'orienter un français vers de la littérature blanche. Si, seulement si, ce n'était pas une histoire d'origine, la Blonde l'aurait proposé aux autres élèves, lesquels auraient justement besoin de découvrir une littérature que j'avais bouffé toute ma jeunesse. C'est une forme d'hypocrisie dans l'intégration des étudiants immigrants, que l'on voudrait confondre avec autre chose – de la bienveillance, par exemple – puisque l'on estime juste d'associer les minorités visibles et les majorités invisibles² à des domaines spécifiques : l'étudiant devrait se jeter sur la petite miette de littérature qu'on leur offrait. Le voilà, leur progrès ! C'est ça leur problème. Ils s'assoient sur leurs privilèges et vous tendent la main, comme si c'est eux qui façonnent votre évolution, votre progrès, votre devenir. « Regardez les nègres que nous avons colonisé ! Ne sont-ils pas des hommes aujourd'hui ? »

Quand les mouvements se réjouissent de m'humaniser, alors que moi, nègre, je n'en ai pas eu besoin ; humaine, je l'ai toujours été ; la *pensée blanche* me crie que mon humanité a été longuement discutée, et qu'après des années de délibération, elle m'accorde enfin la chance de faire partie des siens. Des jours, des nuits, des heures, de longues journées à susciter l'empathie m'avait conduit là, parmi ceux qui me regardaient comme leur enfant prodige, savant, instruit.

Dites-leur que je n'ai pas besoin de permission.

Dites-leur bien que je ne suis pas enfant de la patrie.

Les gens-sans-oreilles. Vous savez bien, qu'ils n'écoutent jamais, n'entendent rien, déambulent dans les rues, les tympan foutus, comme si Dieu les avait oubliés. Ils ne nous écoutent pas, ça ne les intéresse pas. Ils ne reconnaissent que leur propre voix.

Laissez-moi, ils n'écoutent pas, alors je n'entends plus.

Qu'ils s'exclament, si l'envie leur prend

Ils n'existent plus à mes yeux.

« Ces gens-là ont du toupet ».

Imaginez-vous, peau noire bien vêtue, empreint d'un dynamisme rassasiant ; vous qui arrivez à l'une de ces réceptions où l'on vous a convié, ne trouvez aucune place assise, et entendez « ne vous inquiétez pas, il y a peut-être des chaises quelque part ! Cherchez une place, au fond ».

² Thuram, Lilian ,2020 *La Pensée blanche*

L'intégration c'est ça ; un « rapport social inégal entre l'individu ou le groupe, le minoritaire, à insérer dans un groupe encore plus grand, le majoritaire »³.

L'intégration c'est vous, qui devez faire votre place chez le peuple qui vous convie.

C'est vous qui insistez devant la porte, vous frappez, vous sonnez ; ils vous entendent mais ils vous ouvriront dès qu'ils auront besoin d'amour.

C'est vous qui devez parler autrement, faire autrement, comprendre autrement, regarder autrement, respirer, que dis-je ! exister autrement !

C'est vous qui devez réussir le test de Français après leur avoir répété que le français est votre langue natale, que vous avez reçu un enseignement français de votre naissance jusqu'à votre mort et même après votre résurrection ; et que l'on vous répond niaisement « Oui, mais c'est comme ça, vous devez démontrer que... » Mais, mon île a été colonisé par le français, chère madame. Vous savez bien ce que c'est d'arriver chez les gens et de leur imposer votre culture !

Mieux que vous,

Je parle français,

J'écris français,

Je chaaaaante français.

Mes tuteurs sont colons.

Que n'avez-vous pas compris dans ma poésie ?

Ils ne comprennent jamais rien, je vous dis.

Je me souviens que j'ai reçu une lettre de l'AIEUS, en aout dernier ; j'ai cessé tout blâme. Après des mois de silence et d'absence, tandis que des étudiants se faisaient jetés comme des déchets hors du Québec, l'association m'invitait à une escapade estivale pour « partager », « rire », se « réunir » dans la joie et la bonne humeur. Toutes ces années, je n'ai reçu que des invitations aux soirées dansantes, repas communautaires, « découvertes » naturelles.

Jamais, je n'ai pointé le bout de mon nez.

Eux- là, ils voulaient me voir danser, manger, apprendre leur langue et leur histoire, mais ne souhaitaient pas m'offrir une tribune, un espace d'expression intellectuelle, un espace artistique ou une organisation fiable pour le *Mois de l'Histoire des Noirs*. Eux, qui reçoivent des étudiants étrangers depuis des années, mais qui ne créent qu'en 2020, un *volet politique pour les étudiants internationaux* ; précisément, en pleine campagne de propagande pour les inscriptions

³ *Le Concept d'intégration*, Centre de recherche SHERPA, URL : <https://sherpa-recherche.com/wp-content/uploads/Fiche-synthese-Le-concept-dintegration.pdf>

annuelles. Eux qui avaient jeté toutes les étudiantes et tous les étudiants internationaux. Rentrez chez vous, rentrez chez vous. L'Université ferme ses portes ! Merci, merci, merci pour votre argent, mais on n'a pas besoin d'étrangers en ce moment, y'a COVID ! Quand on m'a dit « Tu as vu ce qu'il se passe avec les étudiants ? ils ne peuvent plus revenir au Canada ». Je me suis emporté « Ils ignorent que le Canada ne les aime pas ? Le Canada aime leur portefeuille ! »

Mais que s'imagine celui qui s'intègre ?

Pense-t-il qu'il sera aimé, dorloté, soigné et guéri ?

Pense-t-il que ses maux seront pansés ?

Pense-t-il que le Blanc l'épargnera de tout cataclysme ?

Pense-t-il qu'il y a quelque part une Justice divine ?

L'Autre n'est pas seulement celui que l'on ne connaît pas.

L'Autre c'est surtout celui que *l'on ne veut pas connaître*.

C'est celui que l'on engouffre dans la diversité culturelle, sans accepter les nœuds de son histoire ; celui dont on exploite l'identité par des créations, mais que l'on ne souhaite pas « naturaliser » ; celui que l'on musèle dans les pièces de théâtres, les films célèbres, les littératures populaires, mais qui n'existe nulle part ailleurs.

L'Autre c'est celui que l'on veut citer ou mentionner pour justifier le *nègre*, mais qui n'a pas droit à la parole dans les espaces médiatiques.

L'Autre c'est celui dont on ne souhaite rien apprendre mais celui dont on s'approprie la culture.

Dîtes leur bien :

Je n'ai aucune reconnaissance à avoir.

Je n'ai même aucune idolâtrie à nourrir.

Je ne baise ni pieds, ni statut.

Mon cœur est rassasié d'histoires et de cultures qu'ils n'auront jamais.

Mon corps n'a pas de maître, il est Maître chez lui.

Mon identité n'est pas à prendre

Ma culture n'est pas à vendre

Je n'ai jamais eu besoin d'eux. Mais eux, ils ont eu besoin de moi.

Ils ont eu besoin de mes ancêtres pour fonder le Québec.

Moi aussi, *je me souviens*,

Je me souviens d'un soir au Théâtre des Lanternes

« J'ai un ailleurs, où j'ai grandi, où je ne me suis jamais souciée d'être Noir, mi-Noir, mi-intégrée, mi-cela » leur avais-je dit

Chez moi, je n'ai plus à éduquer le béké !

Chez moi, les blancs ne disent pas « nègres » sans se faire lyncher.

Chez moi, les gens n'ont plus à plaider que leur vie compte.

Chez moi, les gens ne s'approprient pas les drames des noirs pour en faire du théâtre, pour en faire des expositions, des films ou du pâté pour connards.

Chez moi, il y a des guillotines, des répressions, des inégalités de richesse,

Des émeutes devant les tribunaux, des grèves de 40 jours où le pays est bloqué !

Et, chez moi je marche fièrement. Mes pieds secouent la Terre, ma peau caresse le soleil. Ma voix pénètre les murs. Nous avons passé des luttes, que l'afro-qubécois ne connaît que maintenant. Tiens, d'ailleurs, un homme haïtien, m'a interrompu « moi, Je me sens plus à l'aise avec des blancs, je me sens blanc ». « J'ai été adopté enfant, et je ne sais rien de mes origines. » avait-il dit, comme s'il pouvait se libérer du fait d'être Noir par la magie de son esprit. Le fou ! Ses ancêtres l'entendent. Si tu ne sais pas qui tu es, comment sais-tu qui est l'Autre ? Sais-tu que l'on parle de toi, lorsque l'on parle de « nègres » ?

Il existait entre cet homme et moi le paradoxe ultime, une proximité et un écart, parce que nous étions tous deux Noirs, mais Noirs autrement. Lui, il était le noir des Blancs ; on l'avait adopté, acculturé, assimilé et le voilà qui se défendait d'être ce qu'il n'est pas. Il ne reviendra peut-être jamais, car il n'a jamais été, ne sera jamais autre chose qu'un imposteur parmi les blancs et qu'un imposteur parmi les noirs. Moi qui rêvais d'Haïti, mère de la Négritude ; et lui ! le fou qui reniait la puissance de ses ancêtres. Moi, le Noir qui refusait d'être pour l'Autre.

Je ne suis pas apprivoisée.

Je n'existe pas comme ils le veulent, comme ils le souhaitent.

Je n'existe pas par leur regard.

Je ne leur demande pas d'être, ni de ressentir. Moi, je ressens, et c'est tout ; c'est moi qui parle en mon nom, c'est moi qui élève la voix, qui leur tend la main, c'est moi qui les invite à s'humaniser, à devenir, à connaître leur histoire.

Je ne leur supplie pas, je n'attends rien d'eux.

Je me souviens,

J'avais vu Rhodnie danser, se tordre, trembler dans ses boîtes. J'avais vu son corps se jeter, se démembrer envahir l'espace, envahir mes yeux noirs. Elle vivait, elle fleurissait, elle devenait

Arbre sur scène, m'inspirant la force des racines et la terreur du Moi. Elle m'effrayait parfois, par sa grandeur et sa place. Ses longs bras s'ouvraient, ses jambes s'écartaient sur le rythme du Ka. Ses yeux dansaient aussi, je crois. Elle ne luttait plus, son corps créait quelque chose de plus intense ; il était Maître.

Parce que nos corps n'ont ni chaînes, ni négriers.

Je ne lutte pas, j'écris...

Et les écrivains rééduquent de la meilleure façon.

Mes mots font frémir, ils font corps et accords.

Je n'oublierai jamais la Guadeloupe ; je n'oublierai jamais qui je suis, et même si l'on voudrait m'adopter, me naturaliser, me foudroyer, je ne voudrais jamais aucune autre culture que la mienne. Je ne serai jamais à cette place où l'on veut me soustraire, me distraire, me détruire.

Je n'ai pas de projets pour le Québec, il n'en a pas pour moi.

Si vous pensez que je vais me battre, sachez donc que ce combat n'est pas légitime.

Moi, je m'en vais, je ne laisse.

Je tourne les talons, regardez bien mon dos.

Je ne laisse rien à l'imposture, ni à l'estrien, ni à quiconque quoi ce soit.

Je ne laisse que des souvenirs, des désaccords et des sentences. Je ne laisse que le bout moisi de mon cœur, un petit bout de mon ennui, de mon amertume et de mon histoire, qu'ils ne méritent même pas.

Je ne laisse que des écrits, des lettres, des séismes de mots.

Bibliographie

Scandellari, T. (2018). 1. Définition d'un concept-clé. Dans : T. Scandellari, *Politiques d'intégration et de lutte contre les exclusions* (pp. 3-39). Paris : Dunod.

Fortin, S. (2000) *Pour en finir avec l'intégration...* Groupe de recherche ethnicité et société, CEETUM, Document de travail.

Fanon, F *Peau Noire, Masques blancs.*